

Ilya Kaminsky, poète ukrainien : « Vais-je pouvoir retourner à Odessa ? »

[Vous pouvez profiter de cet article en intégralité grâce à votre abonnement](#)



Ilya Kaminsky. (Cybele Knowles, 2013, courtesy of The University of Arizona Poetry Center)

Auteur de « République sourde », livre dans lequel les habitants d'un pays en guerre ne s'entendent (littéralement) plus, le poète ukrainien de « Dancing in Odessa » vit à Atlanta, aux Etats-Unis. Pour lui, « la guerre actuelle est en cours depuis 2014 ».

Par [Amandine Schmitt](#)

·Publié le [26 février 2022 à 18h00](#)

Temps de lecture 12 min

BibliObs. Avez-vous de la famille en Ukraine ? Quelles sont les nouvelles ?

Ilya Kaminsky. Mes amis et ma famille (mon cousin, mon oncle) vivent à Odessa. J'ai également des amis à Kiev, Kharkiv et Lviv. Je reste en contact avec les plus jeunes via Zoom, e-mail et réseaux sociaux. Certains se cachent dans des abris anti-bombardements souterrains ou dans le métro. D'autres sont chez eux en train de coller du papier journal aux fenêtres en cas d'explosions.

Hier soir, j'ai eu des nouvelles de mon cousin à Odessa, il est terrifié mais en sécurité. Malgré mes tentatives répétées, je n'ai pas eu de nouvelles de mon oncle pour l'instant. Voici la teneur de la conversation Zoom d'aujourd'hui :

« – Il y a des explosions dehors, les fenêtres tremblent.[silence]– Ne reste pas trop près des fenêtres. »

Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

J'ai peur pour les gens que j'aime et pour la ville, que malgré bien des obstacles, je considère toujours comme chez moi. J'ai peur pour ce que le futur réserve aux gens qui vivent sur place. Dans les mails que je reçois, les gens n'arrêtent pas de dire : « Le monde a changé du jour au lendemain. » Je ne sais pas pour le monde. Je ne suis pas Dieu pour voir le monde entier. Mais je peux parler de ma propre vie. Oui, ma vie a changé du jour au lendemain.

Est-ce que l'invasion russe vous surprend ?

Quiconque a vu ce qui est arrivé à la ville de Grozny, en Tchétchénie, ne devrait pas être surpris. C'est ce que font les empires. A cela, je m'empresse d'ajouter que l'empire américain, malheureusement, fait des choses similaires : Irak, Afghanistan.

Pensez-vous que la stratégie de Poutine a quelque chose à voir avec la formation d'une nouvelle Grande Russie ?

Poutine est un impérialiste. Je ne crois pas à une vision politique du monde. La notion d'empire est dépassée, à mon avis.

[Ludmila Oulitskaïa contre la guerre en Ukraine : « Le destin du pays est dirigé par la folie d'un seul homme »](#)

« A Odessa, cette ville de fête, il y a des explosions »

Comment c'était de grandir à Odessa ?

Je ne portais pas d'appareils auditifs jusqu'à l'âge de 16 ans : en tant qu'enfant sourd, j'ai expérimenté mon pays comme une nation sans son. J'ai entendu l'URSS s'effondrer avec mes yeux.

Quand je me baladais dans la ville, j'observais les gens : leurs oreilles étaient ouvertes tout le temps, elles n'avaient pas de couvercles. Je m'intéressais à ce que pouvait être le son. Le sifflement. Le chuchotement. Le bruit des clés qui tournent dans la serrure ou de l'eau qui circule dans les tuyaux deux étages au-dessus du nôtre. Je remarquais comment les gens autour de moi se parlaient avec leurs yeux sans s'en rendre compte.

Et si tout le pays était sourd comme moi ? Et si, chaque fois que les ordres d'un policier étaient prononcés, personne ne pouvait l'entendre ? J'aimais imaginer cela. Faire taire ce dernier quartier, épargné, comme toujours, par la sagesse du gouvernement.

Ces rêveries d'enfant me semblent tout à fait pertinentes en Amérique aujourd'hui. Lorsque Trump donnait ses conférences de presse, est-ce que ça n'aurait pas été génial si ses mots atterrisaient dans les oreilles sourdes de toute une nation ? Et si nous avons simplement refusé d'entendre la haine contenue dans ses déclarations ?

Je veux que le lecteur perçoive les sourds non pas au travers de leur handicap, mais en tant que minorité politique, ce qui les rend plus forts. Tout au long de « République sourde », les habitants s'enseignent mutuellement la langue des signes (illustrée dans le livre) comme un moyen de coordonner leur révolution tout en restant inintelligible pour le gouvernement.

Quel est le lien entre votre livre et l'histoire de votre famille ?

De nombreux poèmes de ce livre ont à voir avec les conflits civiques. Mais l'histoire tourne autour de la vie de deux jeunes mariés, des moments de petites joies d'un mariage récent. C'est un livre sur la maternité et la paternité ; c'est un livre sur le bonheur dans la sphère privée. Je suis un poète de l'amour, ou un poète amoureux du

monde. C'est ce que je suis. Si le monde s'effondre, je dois dire la vérité. Mais je n'arrête pas d'être amoureux de ce monde.

Le vrai témoignage ne concerne pas seulement la violence et la guerre. Ne remarquer que ces choses, c'est n'être témoin que d'une partie de notre existence. Il y a aussi l'émerveillement.

[Andrei Kourkov, l'écrivain ukrainien qui défiait les Russes](#)

Est-ce que le livre est inspiré par la guerre en Ukraine ?

Bien sûr. La guerre n'a pas commencé cette semaine. La guerre est en cours depuis 2014. Mais la question est beaucoup plus compliquée, car elle a à voir avec l'histoire générationnelle de la guerre dans cette partie du monde. Mes parents ont grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Mon père était ce garçon juif qui se cachait dans l'Odessa des années 1940.

Quand j'étais enfant, à seulement une heure de route d'Odessa se déroulait la guerre en Moldavie/Transnitrie – la première des soi-disant campagnes russes d'« aide humanitaire » (je suis ironique, mais c'est vraiment comme ça qu'ils les appelaient). Il y avait un flot de réfugiés.

Ensuite, je suis arrivé en Amérique et pendant dix ans, j'ai vécu à huit *miles* seulement de la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Vous avez probablement vu à la télévision ces dernières années que la violence s'y produit aussi. Mais cette violence existait bien avant d'être diffusée à la télévision. Donc, mon livre est le livre d'un réfugié, qui vit un pied dans un pays, et un pied dans un autre pays. Et qui est toujours stupéfait par la façon dont les images de la violence peuvent être similaires dans les deux endroits.

Je considère qu'il est de mon devoir de rendre compte de ce lyrisme dans le tourbillon de nos chagrins. C'est une responsabilité personnelle pour moi : comme je l'ai dit, mon père était un enfant juif dans Odessa occupée qui a non seulement souffert, mais aussi appris à danser. Il s'était rasé la tête pour que les Allemands ne remarquent pas ses cheveux noirs. Une femme russe, Natalia, l'a caché pendant trois ans. Ce n'est pas une chose facile de garder un enfant agité à l'intérieur pendant trois ans. Natalia lui a appris à danser le tango. Ils ont ainsi dansé pendant trois années de cette guerre, dans une pièce où les rideaux étaient toujours tirés. Une fois, il s'est échappé pour jouer et les soldats allemands l'ont vu, alors il a couru au marché et s'est caché derrière des caisses de tomates. Tous mes amis me disent qu'il y a trop de tomates dans mes poèmes. Ils disent qu'il y a trop de danse. Y en a-t-il assez ? Je ne sais pas.

Aujourd'hui, l'Ukraine est en guerre à nouveau. Pendant des années, j'avais l'habitude d'y aller environ une fois par an. Vais-je pouvoir revenir ? A Odessa, cette ville de fête, il y a des explosions...

Il y a encore quelques années, un café que j'aimais fréquenter a explosé quelques heures avant que j'y retrouve un ami. Une attaque terroriste. Mon ami, le poète ukrainien Boris Khersonsky, a rassemblé des voisins autour de l'entrée du café en ruines et a lu ses poèmes à haute voix. Certaines personnes ont apporté de la nourriture à donner gratuitement.

Même les jours les plus tendus, il y a des moments très tendres. Nous avons le devoir de les rapporter, aussi.

Voici une autre image du début des années 1990, d'une guerre différente : la Transnistrie, à seulement soixante-cinq miles de notre appartement à Odessa. J'ai 15 ans. Les gens frappent à notre porte en disant qu'ils ont fui sans même changer de sous-vêtements, demandant de leur laisser passer un appel téléphonique. Dans ce chaos, les gens perdent leurs pensions, leurs maisons, mais ils vont toujours au parc d'Odessa et dansent pendant que des vieillards jouent de l'accordéon. De vieilles femmes dansent la polka de l'autre côté de la rue, leurs médailles tintent, des bouteilles de bière sont levées en l'air alors que nous autres applaudissons depuis les bancs. Le temps nous serre comme deux plis d'accordéon.

Est-il insensé de parler de petites joies qui surviennent au milieu d'une tragédie ? C'est notre humanité. Tout ce qu'il nous en reste. Nous ne devons pas nous le refuser.

[Quelle forme prend la résistance ukrainienne ? Entretien avec la chercheuse Ioulia Shukan](#)

« Je suis un homme coupé en deux par l'Histoire »

Dans « République sourde », vous avez essayé d'imaginer ce qui se serait passé si tout un pays avait été sourd comme vous.

Comme beaucoup d'autres, je suis un égaré, un réfugié, un homme coupé en deux par l'Histoire. Une partie de moi est toujours à Odessa, ce membre fantôme d'une ville que j'ai quittée. Alors que ces personnages sont imaginés, ils sont aussi ma famille. Je ne cesse de voir des images racontées par ma grand-mère à propos de son arrestation par le régime de Staline en 1937 :

Lorsque les policiers viennent l'arrêter, ils se dirigent directement vers la cuisine. Juste devant elle. Le premier policier. Le deuxième policier. Le troisième. Directement à la cuisine. Au poêle. Sentir le poêle, voir si elle a brûlé des documents ou des lettres. Mais le poêle est froid. Alors ils se dirigent vers son placard. Ils tripotent ses vêtements. Ils en prennent pour leurs femmes ou leurs filles. « Tu n'auras pas besoin de tout ça », lui disent-ils. Et alors seulement, ils la poussent dans leur voiture noire.

Ils sont tellement occupés à prendre ses affaires qu'ils ne remarquent pas l'enfant dans le berceau.

L'enfant reste dans l'appartement vide lorsqu'elle est emmenée chez le juge. (L'enfant dans le berceau, mon père, sera volé et emmené dans une autre ville. Il survivra.)

Elle ne le sait pas. Elle ne sait pas non plus que son mari a été abattu tout de suite. Le juge lui dit : « Tu dois trahir ton mari pour te sauver. »

Elle dit : « Comment puis-je faire ça au père de mon enfant ? Comment vais-je le regarder dans les yeux ? »

Elle ne sait pas qu'il est déjà mort.

Donc elle va en Sibérie pendant plus d'une décennie. Et derrière elle, l'enfant reste.

Comment avez-vous découvert la poésie ?

A la fin des années 1980 à Odessa, les poètes travaillaient dans les journaux. De nombreux journaux vacillaient. C'était une période un peu avide. C'était le moment le plus excitant. Un éditeur est venu dans ma classe.

– Qui aimerait écrire pour un journal ?

Une salle pleine de mains.

– Qui aimerait écrire gratuitement pour un journal ?

Une main se lève.

C'est ainsi que je me suis retrouvé à 12 ans à écrire des articles pour des journaux officiels et non officiels.

Dans le couloir d'un journal, j'ai rencontré un vieil homme avec une canne, Valentin Moroz, un poète légendaire de langue ukrainienne d'Odessa, un homme qui avait souvent des ennuis avec les responsables du parti à l'époque soviétique. Il lisait Ossip Mandelstam, à côté de moi dans le couloir, incapable de rester assis, incapable de lire tranquillement, incapable de prétendre qu'il n'aspirait pas les grandes bouffées d'air libre à chaque vers. Sa voix tremblait alors qu'il lisait une strophe, puis il s'est tourné vers un jeune homme sourd : « *Entendez-vous ? Entendez-vous ? C'est Mandelstam, ce fils de pute, Mandelstam, personne n'écrit mieux que ce fils de pute Mandelstam. Vous ne connaissez pas ce Mandelstam ?* »

Je ne le connaissais pas.

Moroz s'est levé. Il lisait debout dans le couloir animé. Il m'a pris par la main.

Vers le tramway.

A son appartement.

Il a récité des poèmes de mémoire du couloir jusqu'à la station de tram et tout le long du voyage jusqu'à chez lui.

J'ai quitté sa maison avec un sac de livres et avec un mot qui disait de ne pas revenir la semaine prochaine à moins d'avoir lu et mémorisé des poèmes de Mandelstam.

Ainsi commença mon éducation.

Pourquoi écrivez-vous en anglais ?

Quand nous sommes arrivés dans ce pays, j'avais 16 ans. Nous nous sommes installés à Rochester, New York. La question d'écrire de la poésie en anglais aurait été amusante, car aucun de nous ne le parlait – moi-même, je connaissais à peine l'alphabet. Mais arriver à Rochester était plutôt une chance – cet endroit était un cadeau magique ; c'était comme arriver dans une colonie d'écriture, une sorte de Yaddo [*colonie d'artistes située à Saratoga Springs dans l'État de New York aux États-Unis, N.D.L.R.*]. Il n'y avait rien à faire à part écrire de la poésie.

Mon père est décédé en 1994, un an après notre arrivée en Amérique. J'ai tout de suite compris qu'il me serait impossible d'écrire sur sa mort en langue russe, comme un auteur dit quelque part de son père décédé : « *Ah, ne devenez pas de simples lignes de belle poésie.* » J'ai choisi l'anglais parce que personne dans ma famille ou mes amis ne le connaissait ; personne ne pouvait lire ce que j'écrivais. Moi-même je ne connaissais pas la langue. C'était une réalité parallèle, une liberté incroyablement belle. C'est toujours le cas.

[L'essentiel de l'actualité au troisième jour de la guerre en Ukraine](#)

« Malgré tant d'avis de décès, la poésie ne meurt pas »

Que peuvent faire les artistes – écrivains, intellectuels – aujourd'hui ?

La poésie est l'art qui brise les frontières du temps, pour citer à tort Boris Pasternak. Pour moi, la poésie est un moment d'émerveillement — ce silence qui passe d'un

corps humain à l'autre au moyen des mots. « Gilgamesh » a été écrit il y a quatre mille ans et il nous transforme encore.

C'est ce qu'est la poésie : non pas une sorte de posture publique, mais un langage intime fait de musique et d'images qui est suffisamment étrange et fascinant pour pouvoir parler en privé à des milliers de personnes en même temps.

En poésie, les frontières de la nation et du temps s'effondrent : Sappho et Catulle sont tout aussi pertinents aujourd'hui qu'Allen Ginsberg.

Le poème est un charme ; il doit activement jeter un sort sur le lecteur *au moment M*. Si ce n'est pas le cas, il échoue, que le poème parle d'un visage qui a lancé mille navires ou d'une femme qui fait la queue devant un mur de prison ou de prunes dans une glacière. Cette fraîcheur de la parole ravit l'humain en nous.

Je ne vois aucun intérêt à se demander si la poésie peut exister en dehors du politique. La poésie ne porte pas sur un événement. C'est l'événement. L'art est la résistance de la complaisance : il s'oppose toujours à l'engourdissement.

C'est pourquoi elle ne meurt pas, la poésie, malgré tant d'avis de décès. Elle est toujours là, nous réveillant quand nous sommes engourdis, nous piquant les yeux.

Propos recueillis par Amandine Schmitt.